

RUDOLF STEINER

L'ÉDUCATION DE L'ENFANT

À LA LUMIÈRE

DE LA SCIENCE SPIRITUELLE

RUDOLF STEINER

L'ÉDUCATION DE L'ENFANT

au point de vue de la
Science Spirituelle

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR E. L.

DEUXIÈME ÉDITION FRANÇAISE

ÉDITIONS ALICE SAUERWEIN

Dépositaire général

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
49, boulevard Saint-Michel, 49

PARIS 1922



Cette création est mise à disposition selon

La licence creative commons 2.0

Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>



Vous êtes libre de reproduire, distribuer et communiquer cette création au public selon le contrat creative commons 2.0.



Paternité – Vous devez citer le nom de l'auteur original de la manière indiquée par l'auteur de l'œuvre ou le titulaire des droits qui vous confère cette autorisation (mais pas d'une manière qui suggérerait qu'ils vous soutiennent ou approuvent votre utilisation de l'œuvre).



Pas d'Utilisation Commerciale – Vous n'avez pas le droit d'utiliser cette création à des fins commerciales.



Pas de Modification – Vous n'avez pas le droit de modifier, de transformer ou d'adapter cette création.

TABLE DES MATIÈRES

Note de l'éditeur	4
L'éducation de l'enfant	5
Notes	25
Ouvrage de Rudolf Steiner	26

NOTE DE L'ÉDITEUR

La publication au format PDF, de ce livre, passé dans le domaine public (selon la législation française en vigueur), permet de porter à la connaissance des intéressés, ce qui fut comme édition, ce qui fut comme traduction, au commencement de l'anthroposophie en France.

Livre témoin de la manifestation de l'œuvre écrite de Rudolf Steiner traduite en français et publiée aux *Éditions Alice Sauerwein* au cours de l'année 1922.

L'éditeur de cette publication au format PDF s'est engagé à respecter le livre original et c'est une garantie qu'il destine au lecteur¹.

Enfin l'éditeur attire l'attention du lecteur sur le fait qu'il y a eu depuis 1923 d'autres publications en langue française du livre *L'éducation de l'enfant*, et que la publication de 1922 est à considérer comme une étape, et non comme *la* version de référence.

Octobre 2010.

1. Vous pouvez signaler des différences par rapport à l'original ou des fautes de frappes, en écrivant à pisur5@orange.fr

L'ÉDUCATION DE L'ENFANT

AU POINT DE VUE DE LA SCIENCE SPIRITUELLE

La vie moderne propose de nombreux problèmes que nos aïeux croyaient résolus. Elle remet à l'ordre du jour d'innombrables revendications. Quel bouillonnement de question diverses dans l'univers à l'heure actuelle : la question sociale, le féminisme, les questions d'éducation et de pédagogie, les questions de droit, d'hygiène, etc.. On a recours aux moyens les plus divers pour les élucider. Le nombre est infini de ceux qui, munis d'une formule quelconque, surgissent pour résoudre telle ou telle question, ou pour contribuer du moins à sa solution. Toutes les nuances du tempérament humain s'accusent tour à tour : les radicaux, aux allures révolutionnaires ; les modérés, respectueux de l'ordre établi, aspirant à le régénérer par l'évolution ; et les conservateurs, émus de la plus légère atteinte portée aux institutions et aux traditions. Autour, de ces points cardinaux de l'opinion se groupe le nombre infini des convictions intermédiaires.

En apportant une certaine clairvoyance à l'examen de la vie, nous ne pourrions, en présence de semblables phénomènes, réprimer ce sentiment : l'homme contemporain ne dispose pas, le plus souvent, des ressources suffisantes pour l'accomplissement de sa tâche. Les tentatives abondent qui voudraient réformer la vie sans la connaissance réelle de ses principes. Toutefois ceux qui projettent d'influencer l'avenir ne devront pas limiter leur étude à la surface de la vie. Ils devront en explorer les régions profondes.

Toute la vie humaine ressemble à une plante qui contient pas seulement ce qu'elle offre à nos yeux, mais encore un état futur qu'elle cache au tréfonds de son être. La contemplation d'une plante, déployant ses premières feuilles, nous annonce l'éclosion proche de fleurs et de fruits. Et de ces fleurs et de ces fruits, cette plante recèle déjà les germes. Mais comment l'observation réduite au seul aspect de la plante saurait-elle déterminer la forme future de ces organes ? L'étude de la nature même de la plante est la condition indispensable de cette enquête.

De même la vie humaine recèle les germes de son avenir. Mais seule la connaissance de la nature cachée de l'homme permet de concevoir cet avenir. Il est vrai que ce genre de recherches sourit peu à nos contemporains. Ils s'attachent à la surface et croient perdre pied en pénétrant dans les domaines inaccessibles à l'observation extérieure. À vrai dire, l'observation de la plante est incomparablement plus simple. L'homme sait que telles plantes ont souvent porté des fruits. Mais la vie humaine est un fait unique. Les fleurs qui pareront son avenir ne se sont jamais manifestées. Cependant dans l'homme ces fleurs sont en germe, comme celles d'une plante à l'étape des feuilles.

Et pourtant cet avenir s'éclaire, lorsque, sans nous attarder à la surface, nous pénétrons jusqu'aux couches profondes de la nature humaine. Les multiples projets de réforme qui préoccupent notre époque ne peuvent aboutir, s'ils ne sont issus d'une connaissance parfaite des profondeurs de la vie humaine.

La tâche de la science spirituelle est de nous donner une conception de l'Univers qui embrasse et pénètre toutes les parties de la vie humaine. Peu importe si tous les systèmes, qui, de nos jours, s'en réclament, ont le droit de prétendre à un tel rôle. Il s'agit ici de l'essence même de la science spirituelle et de ce qu'elle peut être, si elle répond à cette essence. Elle ne sera ni une théorie terne pourvoyant à l'érudition des curieux, ni un instrument d'égoïste progrès au service de ceux qui ambitionneraient, pour eux-même, un degré de développement plus élevé. Elle est en mesure de collaborer aux problèmes les plus graves de l'humanité contemporaine à l'avènement de son salut.

La science spirituelle s'expose évidemment à bien des attaques et encourt bien des suspicions en s'attribuant une telle mission. Cette méfiance lui sera témoignée à la fois par les radicaux, les modérés et les conservateurs de toutes espèces, car elle ne pourra contenter aucun parti, ses hypothèses étant situées bien au delà de tout esprit de parti.

En effet, ses hypothèses ont, exclusivement, leurs racines dans la véritable connaissance de la vie. Et celui qui connaît la vie ne se laissera dicter son but que par la vie elle-même. Il ne dressera pas de programmes arbitraires. Il sait que les lois fondamentales de la vie demeureront dans l'avenir les mêmes qu'aujourd'hui. La science spirituelle respectera donc, nécessairement, l'ordre actuel des choses. Quelle que soit l'insuffisance des conditions présentes, elle ne manquera pas d'y voir les germes de l'avenir. Mais elle sait aussi que dans tout devenir il y a croissance et développement. C'est ainsi qu'elle verra, dans le présent, les germes d'une extension et d'une métamorphose. Elle n'invente pas de programmes. Elle les déchiffre dans la vie elle-même. Mais cette page de lecture constitue, pour ainsi dire, le programme lui-même, puisque le ressort intime de l'évolution est mis à jour.

Cette étude approfondie de la nature humaine, poursuivie par la science spirituelle, doit forcément atteindre les moyens les plus efficaces et les plus pratiques pour la solution des questions les plus importantes de notre temps. Nous appliquerons aujourd'hui ces principes à l'un de ces problèmes, à la question de l'éducation. Il ne s'agira pas de revendications et de programmes ; nous décrirons, simplement, la nature de l'enfant. Sans réclamer notre concours, la nature des phases successives de l'être humain en formation suggérera les points de repère qui régleront l'éducation.

Pour percevoir les lois de la croissance humaine, il faut d'abord étudier la constitution occulte de l'homme.

Ce que nos cinq sens sont à même d'observer et ce qu'une conception matérialiste proclame l'homme intégral, n'est, pour l'investigation occulte, qu'une partie, une fraction de la nature humaine, son corps physique. Ce corps physique est soumis aux mêmes lois que la vie physique, il se compose des mêmes matériaux et des mêmes forces que le monde inanimé tout entier. Aussi la science spirituelle dit-elle que l'homme possède un corps physique au même titre que tout le règne minéral. Et elle ne désigne, chez l'homme, comme corps physique, que l'ensemble des éléments obéissant, pour se combiner ou se fondre, pour prendre forme ou se désagréger, aux lois qui régissent les mêmes matériaux dans le règne minéral.

En dehors de ce corps physique, la science spirituelle reconnaît encore un second principe essentiel à l'homme : le corps éthérique ou corps dynamique. Que l'homme de science ne s'effarouche pas de l'expression : « corps éthérique ». Le mot « éther » se rapporte ici à autre chose qu'à l'éther hypothétique de la physique. La valeur de ce terme doit être circonscrite au sens que nous lui attribuerons tout à l'heure

On a commencé, il y a déjà un certain temps, à considérer comme un procédé absolument antiscientifique d'admettre un « corps éthérique ». Cependant à la fin du dix-huitième siècle et jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle, cette idée n'était nullement « antiscientifique ». On pensait alors que la matière et les forces qui constituent un minéral ne peuvent pas, par elles-mêmes, transformer ce minéral en un être vivant. Ce dernier devait posséder, en plus, une « force » particulière que l'on nommait « force vitale ». On se figurait une force de ce genre à l'œuvre dans la plante, dans l'animal, dans le corps humain. Elle produisait les phénomènes vitaux à l'instar de la puissance magnétique qui détermine l'attraction dans l'aimant.

L'époque de matérialisme qui suivit a écarté cette théorie. On prétendit alors que l'élaboration d'un être vivant était identique à celle de la nature dite inanimée ; qu'un organisme vivant ne renfermait pas d'autres forces qu'un minéral que seul l'effet de ces forces était plus compliqué, qu'elles édifiaient un être plus complexe. Actuellement il n'y a plus que les matérialistes les plus récalcitrants pour nier cette « force vitale ». Au sein des sciences naturelles, un nombre de penseurs a été réduit, par les faits, à la nécessité d'admettre une sorte de force vitale ou de principe vital.

C'est ainsi que la science moderne se rapproche, à certains points de vue, de ce que la science spirituelle établit au sujet du corps dynamique. Cependant il existe, entre ces deux thèses une différence considérable. La science actuelle, s'inspirant de la perception des sens, arrive, au moyen de raisonnements, à admettre une sorte de force vitale. Mais ce n'est pas là le procédé de la recherche scientifique spirituelle qui est le point de départ de la science spirituelle, et dont les résultats fournissent à cette dernière l'objet de ses communications.

On ne saurait trop insister sur la distinction fondamentale, à ce point de vue, entre la science spirituelle et la science courante de notre époque. Celle-ci considère l'expérience des sens comme la source de tout savoir. Tout ce qui ne peut pas y être rapporté est du domaine de l'inconnaissable. Les impressions des sens lui inspirent ses conclusions et ses déductions, mais elle rejette les éléments qui dépassent ces, impressions et les relègue au delà des limites de la connaissance humaine. Au point de vue de la science spirituelle une conception de ce genre ressemble à celle d'un aveugle n'admettant que les expériences du toucher et les conséquences logiques de ces expériences, et rejetant les perceptions de la vue comme dépassant les facultés de l'esprit humain. Car la science spirituelle montre que l'homme est susceptible de développement, qu'il peut arriver à la connaissance de mondes nouveaux en évoluant de nouveaux organes. Les couleurs et la lumière entourent de toutes parts l'aveugle qui ne les perçoit pas, les organes nécessaires lui faisant défaut. La science spirituelle déclare que des mondes nouveaux sont à la portée de l'homme et qu'il peut y pénétrer, à condition de développer les organes indispensables à leur perception.

À l'aveugle l'opération ouvre un monde nouveau. Par le développement d'organes supérieurs, l'homme peut connaître des mondes tout à fait différents de ceux dont les sens usuels lui assurent l'accès. Qu'un aveugle puisse être opéré ou non, cela dépendra de la nature de ses organes. Mais les organes au moyen desquels l'homme peut pénétrer dans les mondes hyperphysiques existent en chacun de nous à l'état embryonnaire. Tout homme peut développer ces organes ; il suffit d'avoir la patience, la persévérance et l'énergie nécessaires pour se soumettre aux méthodes

qui acheminent vers ce résultat et qui ont été décrites dans mon livre *l'Initiation*. La science spirituelle ne dit donc pas : L'homme, en raison de son organisation, est doué de moyens de connaissance limités ; mais elle dit : L'homme connaît les mondes que ses organes lui permettent d'observer. Elle se préoccupe des moyens de reculer les limites de nos pouvoirs à chaque étape du développement humain.

Et c'est ce point de vue également qui inspire ses recherches sur le corps dynamique ou éthérique et sur tous les principes supérieurs de la nature humaine, énumérés dans la suite de cette étude. Elle reconnaît que le corps physique, seul, est accessible à l'investigation de nos sens, et qu'en les consultant on peut tout au plus conclure, par raisonnement, à l'existence d'un corps supérieur. Mais elle enseigne les moyens de pénétrer dans un monde où les principes supérieurs de la nature humaine surgissent devant l'observateur, comme apparaissent, aux yeux de l'aveugle-né, les couleurs et la lumière, après l'opération. Pour les hommes ayant développé les organes de perception supérieure, le corps éthérique ou corps dynamique est un fait d'observation, et non pas seulement une création de nos facultés raisonnantes.

Le corps éthérique ou dynamique est commun à l'homme, aux animaux et aux plantes. C'est lui qui opère dans les matières et les forces du corps physique les phénomènes de la croissance, de la reproduction, de la circulation de la sève, etc.. C'est lui qui construit et modèle le corps physique, dont il est à la fois l'habitant et l'architecte. Et l'on peut donc appeler le corps physique l'image ou l'expression de ce corps dynamique. Formes et dimensions de ces deux corps sont, chez l'homme, à peu près analogues, mais non pas absolument pareilles. Chez les animaux, et davantage encore dans les végétaux, le corps éthérique se distingue considérablement du corps physique par sa conformation et ses proportions.

Le troisième principe de la nature humaine est le corps astral ou animique. C'est lui qui enregistre la douleur et la joie, qui manifeste l'instinct, les désirs, les passions, etc.. Tous ces attributs manquent à un être composé uniquement d'un corps physique et d'un corps éthérique. On peut résumer ces propriétés sous le nom de sensations. La plante n'est pas douée de sensation. Du fait que certaines plantes réagissent à une excitation par des mouvements ou de toute autre façon, plus d'un savant conclut, de nos jours, que les plantes possèdent, jusqu'à un certain point, la faculté de sentir. Dans ces affirmations, le caractère essentiel de la sensation est perdu de vue. Celle-ci ne consiste pas en une réponse à une excitation extérieure, mais tout au contraire en un phénomène intérieur, tel que la joie ou la douleur, une impulsion, un désir, etc., provoqués par cette excitation. Si l'on négligeait ce point de vue, il serait justifié de prétendre que la teinture de tournesol est douée de sensibilité à l'égard de certaines substances, parce qu'elle rougit à leur contact¹.

Seuls l'homme et l'animal possèdent un corps astral. Il est l'organe de la vie sensationnelle.

Il faut éviter l'erreur de certains milieux théosophiques s'imaginant le corps éthérique et le corps astral composés simplement de substances plus fines que celles du corps physique. Ce serait matérialiser les principes supérieurs de la nature humaine. Le corps éthérique est une énergie modelée en une certaine forme. Il se compose de forces agissantes et non pas de substance ; et le corps astral ou animique est une forme constituée par des images colorées, lumineuses, se modifiant avec une extrême mobilité².

1. Consulter la [note \(1\)](#)

2. Consulter la [note \(2\)](#)

Le corps astral diffère du corps physique par sa forme et par ses dimensions. Chez l'homme, il affecte une forme ovoïde allongée, dans laquelle sont insérés le corps physique et le corps éthérique. Il les dépasse tous deux de tous côtés en auréole lumineuse.

Cependant l'homme se distingue des autres êtres terrestres par un quatrième attribut : celui qui exprime son « Moi ». Le petit mot « Moi », tel qu'il est employé, par exemple, en allemand, est un nom très différent de tous les autres. En réfléchissant judicieusement aux propriétés de ce nom, nous nous initions à la connaissance de la nature humaine. Tout autre nom peut être appliqué par tous les hommes indifféremment à l'objet qui lui correspond. Pour tous, la table s'appellera « table », la chaise s'appellera « chaise ». Il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit du mot « Moi ». Personne ne peut l'employer pour désigner un autre que soi-même ; chacun de nous ne peut l'attribuer qu'à soi. Jamais le nom « Moi » ne peut résonner à mon oreille comme désignation pour moi-même. En se désignant comme « Moi », l'homme doit, en lui-même, formuler son propre nom. Un être qui peut se dire à lui-même « Moi », est un monde pour soi. Les religions issues de la science spirituelle ont toujours reconnu cette vérité. Aussi ont-elles dit : Le « Dieu » qui, pour les êtres inférieurs, ne se manifeste que du dehors à travers les phénomènes environnants, commence, lorsqu'apparaît le « Moi », à parler à l'intérieur de l'être. Cette faculté est l'attribut du « corps du Moi », quatrième principe de la nature humaine .

Dans ce « corps du Moi »¹ se manifeste l'âme humaine supérieure. L'adjonction de ce corps élève l'homme au sommet de la création terrestre. Mais ce « Moi » chez l'homme actuel n'est nullement une entité simple. On peut se rendre compte de sa nature en comparant entre eux des hommes occupant des degrés d'évolution différents.

Examinez le sauvage inculte et l'europpéen de culture moyenne et comparez ensuite à ce dernier un idéaliste aux aspirations très élevées. Tous ils ont la faculté de se dire à eux-mêmes : « Moi » ; le « corps du Moi » existe chez chacun d'eux. Mais le sauvage inculte accouplé à ce « Moi » obéit à ses passions, à ses instincts et à ses désirs à peu près comme un animal². Si l'homme d'une civilisation supérieure s'abandonne à certaines inclinations et à certains désirs, il en est d'autres, par contre, qu'il dompte et qu'il supprime. Chez l'idéaliste enfin, des passions et des tendances plus élevées ont poussé sur le sol des instincts et des passions primitifs. Toutes ces modifications résultent de l'action du « Moi » sur les autres principes, et cette activité précisément constitue la tâche du « Moi » : ennoblir et purifier par son influence les corps inférieurs.

C'est ainsi que chez l'homme ayant dépassé le point de l'évolution où il cesse d'être le jouet des forces du monde extérieur, les principes inférieurs ont été plus ou moins transformés sous l'influence du « Moi ». Au moment où l'homme commence à s'élever au-dessus de l'animal, par l'adjonction du « Moi », il ressemble encore à l'animal par sa nature inférieure. Son corps éthérique ou dynamique est exclusivement organe des forces vitales édicatrices de la croissance et de la reproduction. Son corps astral ne manifeste que les instincts, les désirs et les passions sollicités par la nature extérieure. Tandis que l'homme, à travers les vies ou incarnations successives, évolue de ce degré de culture vers un développement de plus en plus parfait, son « Moi » est occupé à transformer ses autres principes. Le corps astral devient ainsi le siège de sentiments épurés de plaisir et de peine, d'appétits et de désirs affinés.

1. Consulter la [note \(3\)](#)

2. Il est nécessaire aujourd'hui de remettre ces propos dans le contexte de l'époque : 1922. Note de l'éditeur (10/2010).

Le corps éthérique ou dynamique se transforme à son tour. Il devient le siège des habitudes, des inclinations permanentes, du tempérament et de la mémoire. Un homme dont le « Moi » n'a pas encore modifié le corps éthérique ne conserve pas le souvenir des événements vécus. Il vit sa vie telle que la nature la lui a tracée.

Tous les progrès de la civilisation se traduisent pour l'homme par ce travail du « Moi » sur ses principes inférieurs. Ce travail descend jusqu'au corps physique. Sous l'influence du « Moi » la physionomie, les gestes et l'allure se modifient, tout l'aspect du corps physique se transforme. Les différents moyens de civilisation et d'éducation exercent une action distincte sur les différents principes de l'homme. Les facteurs ordinaires de culture agissent sur le corps astral. Ils l'impressionnent par des plaisirs, des peines, des aspirations d'un ordre très différent de celui qui le sollicitait primitivement. La contemplation des œuvres d'art agit sur le corps éthérique. L'homme le transforme en pressentant, grâce à l'œuvre d'art, un monde plus élevé et plus noble que le domaine de la perception des sens. La religion favorise puissamment les progrès et la purification du corps éthérique. Les impulsions religieuses ont ainsi leur mission grandiose dans l'évolution humaine.

Ce qu'on appelle la conscience du bien et du mal n'est qu'un progrès du corps éthérique dû aux efforts du « Moi » à travers une série d'incarnations. Cette conscience prend naissance au moment où l'homme, reconnaissant qu'il doit s'imposer une abstention, ressent une inhibition intime assez forte pour se transmettre jusqu'au corps éthérique.

Or, ce travail du « Moi », perfectionnant les principes inférieurs, peut résulter, en quelque sorte, d'un effort solidaire du genre humain tout entier, ou bien il peut être l'effet d'un « Moi » particulier amendant ses propres corps. Dans le premier cas, le genre humain tout entier collabore dans une certaine mesure à cette transformation de l'homme ; dans le second cas, elle émanera uniquement de l'activité du « Moi » individuel. Quand le « Moi » devient assez puissant pour transformer le corps astral par la seule force qu'il puise en lui-même, on appelle « Soi spirituel » ce corps astral ainsi transformé par le « Moi ». Cette transformation repose, dans ses traits essentiels, sur un acquit de connaissances, sur un enrichissement de notre être intime par des idées et des conceptions supérieures.

Mais le « Moi » peut parvenir à exercer une influence individuelle plus haute encore sur les corps qu'il habite. Ce résultat est atteint non seulement lorsque le corps astral est enrichi, mais lorsque le corps éthérique ou dynamique est également transformé. L'homme apprend bien des choses au cours d'une vie. Lorsqu'à un moment quelconque il jette un coup d'œil en arrière, il peut se dire : J'ai beaucoup appris ; mais il constatera dans une mesure bien plus restreinte une modification de son tempérament, de son caractère, un accroissement ou une diminution de la mémoire. Apprendre est une fonction du corps astral, tandis que ces attributs ont pour siège le corps éthérique ou dynamique. En comparant les changements du corps astral, durant une vie, au mouvement de l'aiguille marquant les minutes sur le cadran d'une horloge, et les modifications du corps éthérique à l'allure de l'aiguille indiquant l'heure, nous ferions un rapprochement assez exact.

L'entraînement occulte, proscrivant tout concours extérieur, impose à la spontanéité centrale du « Moi » la transformation du corps éthérique. C'est en pleine conscience et à titre strictement individuel que l'élève doit travailler à la métamorphose de ses habitudes, de son tempérament, du caractère, de la mémoire, etc.. À mesure que le corps éthérique aura été ainsi remanié, il se transformera, d'après la science spirituelle, en esprit de vie.

À un degré plus élevé encore, l'homme parvient à développer des forces pouvant être employées à transformer son corps physique. Il pourra, par exemple, commander à la circulation du sang, régler le pouls. La partie du corps physique ainsi transformée est appelée « homme esprit ».

Les transformations que l'homme réalise en ses principes inférieurs en raison de sa participation à l'effort collectif de l'humanité entière, ou d'un peuple, d'une race, d'une famille, se distinguent d'après la science spirituelle par des noms particuliers. Ainsi transformé par le « Moi », le corps astral prend le nom d'âme sensible, le corps éthérique devient âme rationnelle, et le corps physique l'âme-conscience. Cependant il ne faudrait pas croire que la transformation de ces trois principes ait lieu successivement. Elle se produit simultanément dans les trois corps, dès l'apparition du « Moi ». Remarquons même que le travail du « Moi » ne peut être perçu nettement par l'homme avant qu'une partie de l'âme-conscience ne se soit constituée.

Nous relevons, ainsi, chez l'homme, quatre principes distincts : corps physique, corps éthérique ou dynamique, corps astral ou animique, et corps du « Moi ». L'âme sensible, l'âme rationnelle et l'âme-conscience, et même les principes supérieurs de la nature humaine : « Soi spirituel », esprit de vie et homme esprit, apparaissent comme le résultat des transformations de ces quatre principes. Lorsqu'on recherche le siège des aptitudes humaines, on ne peut, de fait, tenir compte que de ce quaternaire. Il constitue le champ d'activité de l'éducateur.

Pour faire œuvre féconde, il faut explorer la nature de ces principes. Avant tout il importe de noter que ceux-ci n'évoluent pas chez l'homme de façon à présenter, à une époque quelconque de sa vie, à la naissance par exemple, un même niveau de développement. Celui-ci, au contraire, se poursuit, pour chaque corps, de façon différente aux divers âges de la vie. La connaissance des lois qui régissent le développement successif de la nature humaine constitue les préliminaires indispensables de l'éducation et de la pédagogie.

Avant la naissance physique, l'être humain en gestation est entouré de toutes parts par un corps physique étranger. Il n'est pas en contact direct avec le monde matériel extérieur.

Le corps physique de la mère constitue son entourage. Lui seul peut agir sur l'enfant en croissance. La naissance physique consiste précisément en ce fait que les influences physiques extérieures pourront atteindre, directement, l'enfant rejeté par l'enveloppe physique maternelle. Les sens s'ouvrent au monde extérieur dont l'action remplace, à présent, celle qu'exerçait auparavant l'enveloppe maternelle.

Au point de vue de la conception spirituelle de l'univers propre à l'investigation spirituelle, le corps physique est né à ce moment-là, mais non pas encore le corps éthérique ou dynamique. De même que l'homme, jusqu'à l'instant de sa naissance, est enclos dans l'enveloppe physique maternelle, de même jusqu'à l'époque de la seconde dentition, c'est-à-dire jusque vers la septième année, il demeure enfermé dans une enveloppe éthérique et dans une enveloppe astrale. Ce n'est que pendant la seconde dentition que l'enveloppe éthérique se sépare du corps éthérique. Ensuite une enveloppe astrale continue à subsister jusqu'à l'âge de la puberté¹.

À cette époque, le corps astral ou animique se dégage à son tour ; le phénomène qui a eu lieu, pour le corps physique, lors de la naissance physique, et pour le corps éthérique lors de la seconde dentition se répète alors pour le corps astral.

1. Consulter la [note \(4\)](#)

Ainsi, la science spirituelle fait état de trois naissances successives. Jusqu'à la seconde dentition, certaines impressions destinées au corps éthérique peuvent tout aussi peu l'atteindre que la lumière et l'air du monde physique n'atteignent le corps physique dans le sein de la mère.

Avant la seconde dentition, ce n'est pas un corps dynamique autonome qui exerce son action sur l'enfant.

Le corps maternel a nourri le corps physique embryonnaire de forces qui ne sont pas ses propres forces, et a développé celles-ci peu à peu à l'abri de l'enveloppe protectrice. Il en sera de même des forces de la croissance jusqu'à la seconde dentition. Le corps éthérique, pour élaborer ses propres forces, emploie d'abord le concours des forces étrangères qui lui ont été transmises. Pendant cette période qui prépare la libération du corps éthérique, le corps physique est déjà indépendant. Le corps éthérique, en mûrissant, développe les forces qu'il mettra au service du corps physique. Et le point final de ces processus se place au moment où l'enfant substitue ses propres dents à celles dont il a hérité. Elles constituent les matériaux les plus denses du corps physique, et n'apparaissent par conséquent qu'à l'issue de cette période.

À partir de cette époque, c'est le corps éthérique individuel qui seul prend soin de la croissance. Mais ce corps éthérique est encore, à ce moment-là, sous l'influence d'un corps astral recouvert d'une gaine isolatrice. À l'instant où le corps astral est, à son tour, libéré, le corps éthérique achève une nouvelle étape. La clôture en est signalée par la puberté. Les organes générateurs deviennent indépendants, car à présent le corps astral émancipé n'est plus livré exclusivement à lui-même ; débarrassé de ses entraves, il devient accessible au contact du monde extérieur.

Nous savons qu'avant de naître l'enfant est à l'abri des influences directes du monde extérieur. De façon analogue devrait-on s'interdire d'exposer le corps éthérique, avant la seconde dentition, aux forces qui représentent pour lui l'équivalent des impressions de l'entourage physique sur le corps physique. Et le corps astral ne devrait pas subir ces influences correspondantes avant le moment de la puberté.

Ce ne sont pas des harangues sentencieuses telles que : « développement harmonieux de toutes les facultés et énergies humaines » ou d'autres phrases semblables qui peuvent jeter les bases d'un art de l'éducation au véritable sens du mot ; cet art ne peut être fondé que sur une connaissance positive de la nature humaine. Cela ne signifie pas que ces locutions synthétiques soient inexacts, mais les employer est un procédé aussi inefficace que de déclarer, en présence d'une machine, qu'il faut faire fonctionner harmonieusement tous ses rouages. Pour manier la machine il faut s'en approcher, non pas avec des affirmations générales, mais avec une réelle connaissance de tous ses détails. Et, de même, dans l'art de l'éducation, la connaissance de tous les principes de la nature humaine et du développement de chacun d'eux en particulier est indispensable... Il faut savoir sur quelle partie de la nature humaine il est opportun d'agir à un âge déterminé, et par quels moyens cette action s'exerce utilement.

Il est hors de doute que des procédés s'appuyant vraiment sur la réalité, tels qu'ils sont indiqués ici, ne réussissent que lentement à s'imposer dans l'éducation. Cela tient aux conceptions de notre époque ; longtemps encore elle considérera les faits du monde spirituel comme les soubresauts d'une folle imagination, tandis que de vagues affirmations, étrangères à toute réalité, lui sembleront le résultat d'une pensée rigoureusement positive. Indiquons cependant sans hésitation cette méthode qui ne manquera pas, actuellement, d'être considérée comme une pure fantaisie ; dans l'avenir, en revanche, elle ne rencontrera plus aucune objection.

La naissance physique expose le corps physique de l'homme à l'entourage physique du monde extérieur, alors qu'auparavant il était isolé par l'enveloppe maternelle protectrice. L'action exercée précédemment par les forces et les tissus de cette enveloppe est reportée à présent sur les forces et les éléments du monde physique extérieur. Jusqu'à la seconde dentition, le corps de l'homme doit accomplir sur lui-même une tâche très distincte de celles qui surgiront aux autres époques de la vie. Les organes physiques doivent, à cette époque, se mouler en certaines formes ; ils doivent s'édifier d'après un plan déterminé qui règle les proportions mutuelles de leur structure. Plus tard s'opérera la croissance, mais en tous temps elle sera limitée aux formes qui se seront affirmées jusqu'à la septième année. Si les formes qui se sont développées sont normales, ce seront des formes normales qui grandiront ; si ce sont des formes anormales, ces formes anormales grandiront. Les fautes d'une éducation négligée pendant cette première période ne pourront pas être réparées ultérieurement. De même que la nature pourvoit avant la naissance à l'entourage nécessaire au corps physique, de même il incombe à l'éducateur, après la naissance, d'organiser le milieu physique désirable. Seul un décor physique bien compris impose aux organes physiques de l'enfant l'empreinte des formes requises.

Deux mots magiques indiquent la nature des rapports de l'enfant avec son entourage physique. Ces mots sont : imitation et modèle. Aristote a dit de l'homme qu'il était, de tous les animaux, le plus enclin à l'imitation ; il n'est pas d'âge de la vie auquel ce mot s'applique mieux qu'à l'enfance jusqu'à la seconde dentition. L'enfant imite les faits et gestes matériels de son entourage et, à imiter ainsi, ses organes physiques adopteront des formes qui leur resteront par la suite. Le terme « entourage physique » s'entend dans le sens le plus étendu. Il implique non seulement les incidents matériels qui surviennent en présence de l'enfant, mais tout ce qui se déroule dans son entourage, ce qui peut être perçu par ses sens et ce qui, d'un point quelconque de l'espace physique, peut agir sur les forces de son esprit. Dans cet ordre de faits se classent également toutes les actions morales et immorales, sensées ou insensées dont l'enfant est témoin.

Ce ne sont pas des aphorismes moraux, ce ne sont pas des exhortations raisonnées qui assurent l'orientation de l'enfant dans le sens indiqué, mais ce sont les actes des grandes personnes qui se déroulent visiblement sous ses yeux. Des enseignements n'agissent pas, pour le modelage des formes, sur le corps physique, mais sur le corps éthérique, et celui-ci, jusqu'à la septième année, est pourvu d'une gaine éthérique maternelle le protégeant, tout comme le corps physique est enclos, jusqu'à la naissance physique, dans le corps physique de la mère. Tout ce qui, dans le corps éthérique, doit se développer avant la septième année en fait d'idées, d'habitudes, de mémoire, etc., se développera spontanément, à l'instar des yeux et des oreilles se développant à l'intérieur du corps maternel sans le concours de la lumière extérieure...

Dans un excellent traité de pédagogie, dans *Levana* ou *Doctrine de l'Éducation*, de Jean Paul, il est très judicieusement observé qu'un voyageur, ayant parcouru l'univers, aura davantage appris de sa nourrice dans les premières années de sa vie qu'au cours de tous ses voyages ultérieurs. Seulement, l'enfant n'apprend pas par des enseignements, mais par imitation, et ses organes physiques puisent leurs formes dans l'influence de l'entourage physique. L'œil sera doué d'une vue normale lorsque, dans l'entourage de l'enfant, les couleurs et la lumière seront disposées en des rapports convenables ; et dans le cerveau et la circulation du sang s'implantent les aptitudes physiques pour un sens moral sain, lorsque les activités dont l'enfant est témoin sont empreintes de moralité. Si, avant la septième année, l'enfant n'assiste qu'à des actions sottes, le cerveau prend des formes telles que dans la suite de la vie il n'est propre qu'à des sottises.

Les muscles de la main développent leur vigueur en accomplissant un travail conforme à leur fonction. De même, le cerveau et les autres organes du corps physique de l'homme sont

aiguillés dans les voies opportunes, lorsqu'ils reçoivent de leur entourage les impressions déterminantes. Un exemple mettra en relief ce point important. On peut confectionner une poupée en roulant une vieille serviette, en fabriquant avec deux bouts de cette serviette des jambes, des bras avec deux autres bouts, la tête avec un nœud et en figurant, avec des taches d'encre, les yeux, le nez et la bouche. On peut aussi acheter ce qu'on appelle une « belle » poupée avec de vrais cheveux et des joues peintes, et la donner à l'enfant. Cette belle poupée, naturellement, n'en est pas moins horriblement laide et bien propre à corrompre le sens esthétique pour la vie entière. Mais nous n'insisterons pas sur ce point, car la question capitale de l'éducation est d'un tout autre ordre. L'enfant, ayant devant lui la serviette enroulée, devra compléter ce tableau dans son imagination pour transformer cet objet en un être humain. Ce travail de l'imagination active et dirige l'élaboration des formes du cerveau. Celui-ci s'épanouit et se développe, comme se tendent et croissent les muscles de la main qui s'exerce. Si l'enfant reçoit une « belle poupée », l'activité du cerveau s'assouplit. Il se dessèche et dépérit au lieu de se déployer.

Si les hommes pouvaient, comme le peut l'occultiste, contempler un instant le cerveau en voie de formation, ils ne donneraient plus à leurs enfants que des jouets propres à entretenir et à stimuler l'activité qui façonne le cerveau. Tous les jouets qui consistent en des constructions mathématiques inertes ont une action déprimante et pernicieuse sur les forces formatrices de l'enfant ; au contraire, tout ce qui introduit la vie dans les représentations agit de façon bienfaisante. Notre époque matérialiste ne produit que peu de bons jouets. Quel jouet sain, par exemple, que ces deux forgerons placés face à face qui, au moyen de deux morceaux de bois mobiles, forgent alternativement un objet à grands coups ! On peut encore rencontrer ces jouets dans les campagnes. Les livres d'images, dont les sujets peuvent être mus par des fils, sont aussi excellents, car ils permettent à l'initiative de l'enfant de transformer l'image morte en une scène animée. Tous ces objets créent une activité intérieure des organes. Cette activité leur confère la forme la plus opportune.

Il est évident que cette ébauche rapide effleure à peine le sujet ; mais la science spirituelle sera appelée dans l'avenir à préciser les détails nécessaires. Elle sera en état de le faire, car elle n'est pas une vaine abstraction. Elle est un ensemble vivant de faits, propres à nous guider dans la réalité.

Citons encore quelques exemples. Il faut, dans l'esprit de la science spirituelle, traiter différemment, au point de vue de l'entourage, un enfant nerveux, turbulent, et un enfant lourd et endormi. Tous les détails doivent être pris en considération, depuis les couleurs de la chambre et des autres objets dont l'enfant est d'habitude entouré, jusqu'aux nuances des vêtements qu'il porte.

À ceux qui ne se laissent pas guider par la science spirituelle, il arrivera souvent de faire fausse route. L'esprit matérialiste prendra fréquemment des mesures opposées à celles qui s'imposeraient. Un enfant trop turbulent doit être entouré de couleurs rouges ou jaunes-rouges et être vêtu de même ; tandis qu'on choisira, pour un enfant à tempérament léthargique, les tonalités bleues ou vert et bleu. Ce qui importe, c'est la couleur complémentaire qui est éveillée à l'intérieur. Le rouge produit la couleur verte, le bleu la couleur jaune-orangé, fait qu'on constate facilement en portant rapidement les yeux sur une surface blanche, après avoir fixé, pendant un certain temps, chacune de ces deux couleurs. Ces couleurs complémentaires produites par les organes physiques de l'enfant, engendrent des structures d'organes correspondantes et nécessaires à l'enfant. Si l'enfant plein de vivacité voit autour de lui du rouge, il se produit, à l'intérieur, l'image complémentaire verte. L'activité qui crée la couleur verte agit d'une façon calmante. Les organes s'imprègnent de cette tendance au calme.

Un fait capital domine cet âge : à mesure que s'affirme l'orientation des désirs, le corps physique se crée en lui-même la pierre de touche qui déterminera ses compatibilités. Le corps physique sain manifeste en général des désirs salutaires. Et tant que la croissance met en vedette le corps physique, il faut s'appliquer à satisfaire les appétits naturels et les appels ingénus vers la joie et le bien-être. La joie est une énergie qui provoque l'épanouissement le plus heureux de la forme physique des organes.

On peut, dans cet ordre d'idées, commettre de lourdes fautes, en n'établissant pas les rapports convenables entre l'enfant et son milieu. L'instinct de l'alimentation en particulier expose à des erreurs faciles. On peut, par un gavage maladroit de l'enfant, fausser complètement son goût sain et naturel, tandis qu'au moyen d'une nourriture appropriée, on pourra préserver ses instincts naturels de telle sorte qu'il demandera lui-même exactement, à un verre d'eau près, les aliments salutaires dans des conditions données, et qu'il refusera toute chose nuisible. Appelée à dresser un plan de l'éducation, la science spirituelle saura étendre les indications opportunes jusqu'aux détails de l'alimentation. Car cette science est un élément positif visant à influencer la vie. Elle n'est pas une pâle théorie. Il est vrai que les écarts de certains théosophes semblent encore justifier parfois cette interprétation.

Parmi les énergies qui déterminent une action créatrice sur les formes des organes physiques, il faut donc compter la joie inspirée par un entourage qui fait écho à cette joie : sérénité souriante des visages, et surtout affection loyale et spontanée, sans nulle contrainte. Le courant d'une semblable tendresse réchauffe, pour ainsi dire, l'entourage physique, et couve, si l'on peut s'exprimer ainsi, les formes des organes physiques.

Si dans une telle atmosphère d'affection des modèles sains se trouvent à la portée de l'enfant, celui-ci est placé dans son véritable élément. Il faut donc veiller strictement à ce que dans l'entourage de l'enfant rien ne survienne qu'il ne puisse et ne doive imiter. Qu'il ne voie nulle chose dont on soit obligé de dire : tu ne dois pas faire cela !... On peut sans peine se convaincre jusqu'à quel point l'enfant est imitateur, en observant ses efforts pour reproduire les signes de l'écriture longtemps avant qu'il ne les ait compris. Il est même très bon pour l'enfant de reproduire d'abord ces signes et de n'apprendre que plus tard leur signification. L'imitation relève de la période de développement du corps physique, tandis que le sens des lettres se rapporte au corps éthérique. On ne devrait agir sur ce dernier qu'après la seconde dentition, lorsque son enveloppe éthérique extérieure se sera détachée. Il faudrait notamment, pendant ces années, n'enseigner aux enfants à parler qu'en utilisant leur instinct d'imitation. C'est par l'oreille qu'ils s'instruisent le mieux. Toutes les règles et méthodes artificielles ne valent pas grand chose.

Pendant le cours des premières années, il est d'importance primordiale que des moyens d'éducation tels que les chansons enfantines fassent, sur les sens de l'enfant, une belle impression rythmique. Il faut attacher moins de valeur au sens des paroles qu'au charme de la mélodie. Plus une impression produite sur l'œil ou sur l'oreille aura de grâce et de fraîcheur, mieux elle agira. Il ne faut pas méconnaître, par exemple, la puissance créatrice qu'exercent sur les organes des pas de danse scandés selon un rythme musical.

Lors de la seconde dentition le corps éthérique dépouille son enveloppe éthérique et inaugure ainsi la période accessible à l'éducation extérieure. Il faut, à ce moment, recourir aux forces qui, du dehors, peuvent agir sur le corps éthérique. Son édification et sa croissance signifient : développement et évolution des inclinations, des habitudes, de la conscience morale, du caractère, de la mémoire, du tempérament. Le corps éthérique est impressionné par des images, par des exemples, par la discipline de l'imagination. De même qu'il faut fournir à l'enfant, jusqu'à sa

septième année, un modèle physique qu'il puisse imiter, il faut, entre la seconde dentition et la puberté, entourer l'adolescent d'éléments dont le sens profond et la portée intime puissent guider son âme. À présent surgira l'opportunité de l'image et du symbole.

Les énergies du corps éthérique se déploient lorsqu'une imagination docile peut, en toute sécurité, puiser l'inspiration de sa conduite dans les symboles qui l'impressionnent ou dans les spectacles de la vie. Ce ne sont pas les conceptions abstraites qui affectent le plus utilement le corps éthérique en croissance, mais les impressions massives directes ; et non pas encore celles qui s'adressent aux sens physiques, mais celles qui frappent l'esprit. Parler à la sensibilité de l'âme est, pendant ces années, le véritable moyen d'éducation. Aussi importe-t-il avant tout que le jeune homme, pendant cette période, ait à sa portée, en la personne même de ses éducateurs, des individualités dont la contemplation éveille en lui les forces morales et intellectuelles qu'il doit acquérir.

Pour les premières années de l'enfance, les verbes magiques sont : « imitation » et « modèle » ; pour les années dont nous nous occupons à présent, « soumission » et « autorité » leur succèdent. L'autorité immédiate et spontanément reconnue doit être la représentation intérieure directe qui forme les éléments de la conscience morale du jeune homme, de ses habitudes, de ses inclinations ; c'est cette autorité qui discipline son tempérament, qui colore sa perception des choses du monde. À cet âge de la vie s'applique, tout particulièrement cette pensée du poète :

Sur les pas du héros que tu choisis toi-même,
Monte, sans te lasser, vers la cime suprême.

La vénération et le respect sont des forces grâce auxquelles corps éthérique se développe de la façon la plus heureuse ; le jeune homme de cet âge qui n'aura pu offrir à personne un tribut de vénération infinie, en pâtira toute sa vie durant. L'absence de cette vénération fait dépérir les forces vivantes du corps éthérique. Considérons l'épisode suivant dans son effet sur un cœur juvénile. On entretient un jeune garçon de huit ans d'une personnalité tout particulièrement vénérable. Tout ce qu'il en entend dire lui inspire un respect sacré. Le jour approche où il verra pour la première fois cette personnalité qu'il place si haut. Sur le point d'ouvrir la porte derrière laquelle apparaîtra l'homme vénéré, une émotion respectueuse fait trembler cet enfant... Les beaux sentiments inspirés par un tel événement comptent parmi les conquêtes durables de la vie. Heureux le jeune homme qui, non seulement en des instants solennels, mais à travers la vie quotidienne pourra élever ainsi les yeux vers ses maîtres et ses éducateurs comme vers ses autorités naturelles.

À côté de ces autorités vivantes, de ces incarnations de la force morale et intellectuelle, doivent se ranger les autorités du domaine de l'esprit. Les héros de l'histoire, les récits tirés de la vie des grands hommes et de femmes dignes de servir de modèles doivent déterminer la conscience, la direction de l'esprit. Plus tard seulement les principes moraux abstraits pourront jouer leur véritable rôle, lorsque le corps astral, la puberté venue, aura émergé de l'enveloppe maternelle astrale.

Il importe tout particulièrement de diriger l'enseignement de l'histoire dans un sens conforme à ces points de vue. Avant la seconde dentition, les anecdotes, les contes, etc. qui s'adressent à l'enfant ne pourront avoir d'autre but que de répandre de la joie, de la fraîcheur, de la gaieté.

Après cette période il faudra, par le choix des récits, s'efforcer, en outre, de présenter à l'âme du jeune homme des images de la vie qui l'incitent à l'émulation. Il ne faudra pas davantage

perdre de vue qu'une mauvaise habitude peut être déracinée par des images propres à en inspirer l'aversion. Des avertissements serviront, dans la plupart des cas, à peu de chose ; mais impressionnez l'imagination en évoquant un homme affligé de ces habitudes et offrant le spectacle des conséquences qu'elles entraînent dans la vie, et vous aurez hâté la suppression de ces défauts.

Toujours il faudra se souvenir que ce ne sont pas des idées abstraites qui agissent sur le corps éthérique en formation, mais des représentations vivantes, faisant appel à l'imagination. L'usage de semblables procédés exige, il est vrai, le plus grand tact, sinon l'effet contraire peut en résulter. Tout dépend ici de la manière de conter, et l'on ne peut donc, sans inconvénient, remplacer le récit oral par la lecture.

Les représentations imagées, les évocations symboliques, remplissent encore un autre rôle durant la période comprise entre la seconde dentition et la puberté. Il est nécessaire que le jeune homme s'assimile les mystères de la nature, les lois de la vie, sous forme de symboles plutôt qu'à l'aide des conceptions arides du raisonnement. Des expressions imagées de rapports spirituels doivent être présentées à l'âme de telle façon que les lois qui les règlent soient plutôt devinées et senties, que saisies par leur côté logique. Le vers de Goethe : « L'éphémère n'est que symbole » doit être la formule inspiratrice de l'éducation pendant cette période. Il est d'une immense importance pour l'homme de recevoir les mystères de la vie sous le voile d'images symboliques, avant de les accueillir sous forme de lois naturelles, etc.. En voici un exemple. Supposons qu'on veuille intéresser un jeune homme à l'immortalité de l'âme, à sa séparation d'avec le corps. On aura recours à la comparaison du papillon s'élançant de la chrysalide. De même que le papillon abandonne la chrysalide, ainsi l'âme, après la mort, quitte l'enveloppe corporelle. Pour que l'intelligence puisse ultérieurement saisir de façon exacte et complète le fait précis, il est indispensable que l'âme en ait auparavant reçu l'impression au moyen d'une image de ce genre. Une telle allégorie, en effet, ne s'adresse pas seulement à l'intelligence, mais au sentiment, à la sensibilité, à l'âme tout entière. Un jeune homme qui aura traversé toutes ces impressions manifesterà une disposition d'esprit toute différente lorsque, plus tard, son intelligence se trouvera en présence de ces questions. Il est funeste pour l'homme d'être hors d'état d'aborder par le sentiment, tout d'abord, les énigmes de la vie. Il faut que l'éducateur s'inspire de la nécessité de trouver des symboles pour toutes les lois naturelles, pour tous les mystères de l'univers.

Ces considérations permettent d'apprécier l'influence féconde que la science spirituelle est appelée à exercer sur la vie pratique. Essayez de proposer aux jeunes gens des analogies inspirées par le raisonnement matérialiste ; généralement vous ne les impressionnez guère ; ces symboles eux-mêmes ne seront alors que les subtiles déductions d'une imagination asservie à la raison. Laborieusement combinés et ajustés, ils n'entraînent pas l'interlocuteur. En effet, une métaphore agit non seulement par les paroles et les images, mais par un courant spirituel subtil qui relie pendant un instant celui qui parle à celui qui écoute. Sans une loi intime en son symbole, l'orateur ne produira aucune impression. Pour exercer une action efficace, il faut soi-même croire à son symbole comme à une réalité.

Seule la science spirituelle donne cette certitude et fournit en même temps les symboles eux-mêmes. L'occultiste n'a pas besoin de se torturer l'esprit pour construire l'image de l'âme quittant le corps. Pour lui, ce symbole est la vérité même. À ses yeux, le papillon s'échappant de la chrysalide constitue réellement, à un degré inférieur de l'existence naturelle, un phénomène qui se répète de façon identique dans un domaine supérieur, lorsque l'âme quitte le corps. Il y croit lui-même de toutes ses forces. Et le courant mystérieux de cette foi, répandu vers celui qui écoute, détermine sa conviction. Une onde de vie réunit alors le précepteur et l'élève et les fait communier. Mais pour la produire, l'éducateur doit puiser à la source vive de la science spirituelle. Une

sensibilité, une chaleur rayonnantes animeront alors sa parole et tout ce qui émane de lui.

Une glorieuse perspective s'ouvre ainsi à l'éducation. Quand elle accueillera les éléments de vie que dispense la science spirituelle, elle sera pénétrée elle-même de vie féconde et organisatrice. Ce sera le terme des tâtonnements qui, dans ce domaine, constituent le système courant. Toutes les méthodes d'éducation et de pédagogie privées de l'afflux de sève intarissable jaillissant d'une semblable racine, sont exemptes de vie et vouées à la stérilité. La science spirituelle possède pour tous les mystères de l'univers les symboles qui conviennent, des images associées à l'essence des choses. L'homme n'a pas besoin de les construire. Les forces créatrices de l'univers les ont imprimés à leurs œuvres. C'est en raison de ces faits que la science spirituelle doit être le pivot même de l'éducation.

La mémoire est une faculté de l'âme digne d'une attention toute particulière pendant cette période. Son développement est précisément lié à la transformation du corps éthérique. Comme la croissance de ce dernier a lieu de façon à supprimer ses entraves entre la seconde dentition et la puberté, cette époque sollicitera également nos efforts conscients à l'égard du développement progressif de la mémoire. La mémoire aura, dans la suite, et d'une façon durable, une valeur inférieure à celle qu'auraient pu lui conférer des soins appropriés ; ils seront inefficaces s'ils sont retardés.

Des fautes nombreuses peuvent résulter ici des conceptions rationalistes et matérialistes. Un système d'éducation s'y rattachant incline facilement à des préjugés contre les connaissances que la mémoire s'est assimilées sans le concours de l'intelligence. Il ne cessera de s'élever avec énergie contre l'entraînement exclusif de la mémoire, et les méthodes les plus ingénieuses seront préconisées afin d'éviter que la mémoire du jeune homme ne dispose de quelques matériaux que ce soit, échappant peut-être à son entendement.

Et quelle importance n'attache-t-on pas à ce terme : comprendre ! Une doctrine matérialiste, ne s'appuyant que sur la raison, se persuade facilement qu'il est impossible de pénétrer les choses elles-mêmes, si ce n'est par des idées abstraites ; elle admettra difficilement que, pour l'intelligence des choses, les autres facultés de l'âme sont non moins indispensables que la raison. Ce n'est pas au figuré seulement qu'il est exact de dire qu'il est tout aussi possible de comprendre par le sentiment et par le cœur que par la raison. La pensée n'est que l'un des moyens pour comprendre les choses de ce monde. Et la doctrine matérialiste, seule, la considère comme le moyen unique. Bien des gens ne se croyant pas matérialistes estimeront cependant que l'unique manière de comprendre est de saisir par la raison. Ces hommes professent peut-être une foi idéaliste ou spiritualiste. Ils ont, sans s'en douter, introduit le matérialisme dans leurs propres conceptions, car l'intelligence est incontestablement l'instrument de l'âme affecté à la compréhension du monde matériel.

Au sujet des racines plus profondes des connaissances humaines, il faut citer ici un passage de l'excellent livre de Jean Paul, mentionné tout à l'heure. D'une manière générale, d'ailleurs, cette œuvre renferme des aperçus de la plus haute valeur sur l'éducation, et mériterait une lecture et une étude beaucoup plus approfondie. Son importance pour l'éducateur est bien plus considérable que celle de certains ouvrages les plus appréciés dans ce domaine. Voici les passages se rapportant à notre question :

« Ne redoutez pas l'obscurité, même de phrases entières ; le jeu de votre physionomie et votre accent, l'élan intuitif de l'élève vers l'exploration des énigmes répandront la lumière sur une moitié, et celle-ci, le temps aidant, éclairera le reste. »

« L'accent constitue chez les enfants, comme chez les Chinois et les gens du monde, la moitié de la langue. »

« Songez qu'ils apprennent plus tôt à comprendre la langue qu'à la parler, comme il nous arrive à nous-mêmes pour le grec ou pour toute autre langue étrangère. »

« Comptez sur l'œuvre du temps et sur les rapports révélateurs des choses. »

« Un enfant de cinq ans comprend les mots « pourtant », « eh bien », « si », « au contraire », « certes » ; mais essayer donc de donner une explication de ces mots, non pas à l'enfant, mais au père ! Dans le seul mot « certes », il y a place pour un cours de philosophie. »

« Si le langage plus avancé d'un enfant de huit ans est compris par l'enfant de trois ans, pourquoi voulez-vous limiter le vôtre à son balbutiement ? Que vos paroles soient de quelques années en avance (les génies dans leurs œuvres ne nous précèdent-ils pas de plusieurs siècles ?) Avec l'enfant de deux ans, comme s'il en avait six, car les différences entre les âges s'atténuent en proportion inverse des années. »

« Que l'éducateur, qui en général, attribue trop aux professeurs le progrès de l'enfant, réfléchisse bien que l'enfant porte déjà en lui-même, toute prête et tout apprise, la moitié de son univers, son monde spirituel, ses conceptions morales et métaphysiques par exemple, et qu'en raison précisément de ce fait, la langue, pourvue uniquement de symboles matériels, ne peut qu'éclairer les images spirituelles, qu'elle est impuissante à lui donner. »

« La joie aussi bien que la conviction devraient animer les paroles que nous adressons aux enfants ; leur propre joie et leur propre assurance devraient nous en inspirer le devoir. Ils peuvent nous enseigner la langue pendant que nous l'employons à les instruire ; ils nous surprennent par des formations de mots hardies et cependant exactes, comme, par exemple, celles que j'ai entendu dire à des enfants de trois à quatre ans : Le bouteilleur (le fabriquant de bouteilles) ; la souris-d'air, plus pittoresque certainement que notre chauve-souris : tondre la lumière (à cause des mouchettes), etc.. »¹

Il est vrai que cette faculté d'assimilation antérieure à la compréhension raisonnée est empruntée à un autre domaine ; mais ce que Jean Paul dit de la langue s'applique également à la mémoire. De même que l'organisme psychique de l'enfant assimile la structure de la langue sans y être aidé par la connaissance raisonnée des lois de l'étymologie et de la grammaire, ainsi le jeune homme cultivera sa mémoire au moyen de choses dont il ne pénétrera que plus tard le sens intelligible. On apprend même, dans la suite, à saisir plus aisément par la pensée logique les conceptions qui, d'abord, ont été retenues uniquement à l'aide de la mémoire, de même qu'on s'approprie mieux les règles de la grammaire d'une langue qu'on parle déjà. Les « matériaux incompris » de la mémoire ne sont qu'un préjugé matérialiste.

Procédant toujours du même principe, le jeune homme n'apprendra que les règles les plus indispensables de la multiplication. Il se servira de quelques exemples, pour lesquels on peut très bien se passer de machine à calculer. Les doigts remplissent mieux cet office. Puis il s'assimilera la table de multiplication au moyen de la seule mémoire.

Ce procédé tient compte des lois du développement de la nature humaine. On la méconnaît au contraire, en mettant trop à contribution l'intelligence à une époque où la formation de la

1. Consulter la [note \(5\)](#)

mémoire est la tâche essentielle. L'intelligence est une faculté de l'âme qui ne naît à la vie extérieure qu'avec la puberté. Il faudrait, par conséquent, avant cet âge, la préserver de toute influence. Le jeune homme doit donc commencer par s'assimiler par la mémoire les trésors qu'a réunis la pensée humaine ; ensuite viendra l'époque où l'intelligence s'emparera des matériaux ainsi accumulés. Ainsi l'homme ne doit pas seulement noter ce qu'il a compris, mais il doit comprendre les choses qu'il sait, c'est-à-dire les choses dont il a pris possession par la mémoire comme l'enfant l'a fait du langage.

Et cela est vrai pour tous les domaines. L'assimilation, par la seule mémoire, d'événements historiques, doit précéder la compréhension de ceux-ci à l'aide de la pensée. D'abord inculquez bien à la mémoire les réalités géographiques. Ensuite examinez-en les rapports généraux, etc. . Dans un certain sens, toute conquête intellectuelle devrait être tirée du trésor amassé par la mémoire. Plus les matériaux assemblés par le jeune homme seront abondants au moment où s'en emparera sa raison, et mieux cela vaudra.

Il n'est certes pas nécessaire de déclarer que toutes ces réflexions s'appliquent exclusivement à l'âge dont il est question ici, et non pas à un âge plus avancé. Si plus tard une chose est apprise pour rattraper un retard ou pour toute autre raison, il pourrait se faire que le procédé inverse soit préférable et doive être choisi ; toutefois la ligne de conduite dépendra toujours largement de la constitution spirituelle de l'étudiant. À l'âge qui nous occupe, cependant, il ne faut pas dessécher l'esprit par un appel excessif à la raison.

Un enseignement basé uniquement sur l'observation matérielle expérimentale, s'il est poussé trop loin, relève également d'une conception matérialiste. Toute représentation doit être, pour cet âge, ramenée à l'esprit. Il ne faut, pas, par exemple, se contenter de présenter et d'examiner, une plante, une graine, une fleur au seul point de vue matériel. Tout doit servir de symbole à l'esprit. En effet, une graine n'est pas seulement ce que nos yeux perçoivent. En elle se trouve renfermée, invisible, toute la plante future. Qu'un objet semblable dépasse effectivement ce que perçoivent les sens : c'est là ce qu'il s'agit de saisir, de façon vivante, par le sentiment, par l'imagination, par l'émotion. Il faut faire éprouver le pressentiment des mystères de la vie.

Il ne faudrait pas objecter qu'un tel procédé trouble l'exactitude de l'observation matérielle. C'est au contraire lorsqu'on s'en tient rigoureusement à ce mode d'observation que la vérité est tronquée. Car la réalité intégrale d'un objet se compose d'esprit et de matière, et l'on chercherait vainement en quoi la fidélité de l'observation se trouverait compromise, lorsqu'au fonctionnement de nos sens physiques s'ajoute l'activité totale des énergies de notre âme.

Si les hommes, à l'instar de l'occultiste, pouvaient observer l'influence dévastatrice exercée sur l'âme et le corps par un enseignement basé sur l'observation matérielle exclusive, ils persisteraient moins dans cette voie. À quelle fin, au sens le plus élevé du mot, familiariser les jeunes gens avec l'infinité des minéraux, des plantes et des animaux, avec tout le renfort des expériences de physique, si ces symboles matériels ne servent pas en même temps à faire naître le pressentiment des secrets spirituels ?

De tout cela, certes, un esprit matérialiste n'aura cure. L'occultiste est loin d'en être surpris. Mais il comprend tout aussi bien qu'une conception réellement pratique de l'éducation ne saurait jamais procéder du point de vue matérialiste. Quel que soit l'esprit pratique dont se targue cette doctrine, c'est le contraire qui s'affirme dans la réalité, lorsqu'il s'agit d'aller au-devant de la vie avec un sentiment capable d'accueillir tous les éléments qu'elle renferme. En présence de la véritable réalité, le matérialisme est une illusion, et le matérialiste doit nécessairement déclarer

fantastiques les exposés de la science spirituelle, conformes aux faits. Sans doute bien des obstacles se dresseront encore avant que les principes de cette science, issus pourtant de la vie elle-même, soient admis à collaborer à l'éducation ; mais cela est très naturel. Pour le moment ces vérités paraîtront fatalement étranges à beaucoup d'esprits. Mais elles pénétreront la culture de l'avenir si elles sont réellement la vérité.

Il est indispensable que l'éducateur ait très nettement conscience de l'effet produit sur un enfant par les méthodes employées. Il puisera dans cette conscience un tact subtil qui lui inspirera, pour chaque cas particulier, des moyens en rapport avec le but à atteindre. C'est ainsi qu'il faut savoir à quelles influences devront obéir les trois facultés de l'âme : pensée, sentiment et volonté. Il importe que leur développement agisse à son tour sur le corps éthérique, à mesure que celui-ci, entre la seconde dentition et la puberté, s'achemine, grâce aux concours extérieurs, vers une forme de plus en plus parfaite.

Le développement d'une volonté saine et forte dépend en premier lieu de l'application judicieuse, pendant les sept premières années, des principes d'éducation énoncés plus haut ; une telle volonté doit trouver son appui dans le plein épanouissement des formes du corps physique. À partir de la seconde dentition, il importe que le corps éthérique en croissance transmette au corps physique des énergies d'un ordre tout particulier, grâce auxquelles celui-ci pourra douer ses formes de solidité, de fermeté, de résistance.

Les impressions les plus fortes que puisse éprouver le corps éthérique contribueront aussi le plus énergiquement à affermir le corps physique. Et les impulsions les plus profondes dont soit susceptible le corps éthérique sont provoquées par les sentiments et les représentations qui rendent l'âme consciente de ses rapports avec les assises indestructibles de l'Univers ; c'est le rôle des expériences religieuses.

Jamais la volonté d'un homme ni son caractère ne s'épanouiront harmonieusement, si, dans cette période de la vie, des émotions religieuses profondes ne sont mises à sa portée. L'organisation équilibrée de la volonté témoigne de la manière dont nous percevons notre place individuelle dans l'ensemble de l'univers. Lorsqu'un homme ne se sent pas rattaché par des liens immuables à un élément spirituel divin, sa volonté et son caractère manqueront de force sûre, de stabilité et d'unité.

La vie sentimentale se développe à souhait sous l'influence des images et des symboles dont il a été question. Les récits empruntés à l'histoire ou à d'autres sources, et se rapportant à l'évocation de personnalités caractéristiques, présenteront un intérêt particulier. Une étude qui essaie d'approfondir les mystères et les beautés de la nature est également importante pour l'éducation du sentiment. La culture du sens esthétique, et l'éveil de l'intérêt pour les productions de l'art, joueront un rôle essentiel. La musique doit apporter au corps éthérique ce rythme qui, dans la suite, le rendra sensible au rythme présent sans cesse en toutes choses. La vie tout entière d'un jeune homme sera considérablement appauvrie, si la culture du sens musical n'a pas été favorisée à cette époque. Si ce sens lui faisait totalement défaut, certains aspects de l'Univers ne se révéleraient jamais à lui. Cette préoccupation s'étendra aux autres arts, épuisera toutes leurs ressources. Un programme complet de l'éducation ne négligera ni le goût pour l'architecture ni le sens de l'harmonie des couleurs. Il fera une place à la ligne et au dessin, à l'étude des formes plastiques.

Les circonstances réduiront souvent cet enseignement, à une extrême simplicité ; mais en aucun cas elles ne pourront justifier sa suppression totale. Les moyens les plus simples seront puissants, si l'éducateur possède le discernement qui sait percevoir le but. La joie de vivre, l'énergie au travail enrichissent l'existence entière de ceux qui ont cultivé les arts et le sens du beau. Et les

rapports entre ces hommes s'auréolent de beauté et de grandeur.

C'est au cours des mêmes années que se forme le sentiment moral en s'imprégnant des images de la vie, en se modelant sur les autorités qu'il s'agit d'égaliser. Il s'affirmera dans toute sa plénitude si, grâce au sens esthétique, le bien reflète la beauté et que la laideur réponde à l'idée du mal.

La pensée, sous sa forme propre de vie intérieure maniant des idées abstraites, doit encore rester à l'arrière-plan pendant cette période de la vie. Elle doit se développer spontanément en quelque sorte, à l'abri de toute influence étrangère, tandis que les symboles et les images de la vie et des mystères de la nature sont présentés à l'âme. C'est ainsi qu'entre la septième année et l'âge de la puberté, doit grandir la pensée, enfouie au sein des autres expériences de l'âme. Ainsi devra mûrir la raison de l'enfant, afin que, par la suite, ayant dépassé ce stage, il soit en mesure de se former un jugement indépendant en face des choses de la vie, en présence des connaissances humaines. Les moindres efforts apportés au développement direct du jugement, et les soins les plus habiles visant à l'impressionner au moyen des autres énergies de l'âme, seront les auspices les plus favorables pour le cours ultérieur d'une vie humaine.

Mais la science spirituelle fournit une base solide à l'éducation physique aussi bien qu'à l'éducation de l'âme. La gymnastique et les jeux en fourniront une démonstration caractéristique. De même que l'amour et la joie doivent baigner l'atmosphère de la plus tendre enfance, ainsi le corps éthérique en croissance doit, au moyen d'exercices corporels, éprouver réellement en lui-même la sensation de son développement, de sa force sans cesse grandissante. Les exercices de gymnastique, par exemple, doivent être réglés de telle façon qu'à chaque mouvement, à chaque pas, ce sentiment s'impose à l'âme du jeune homme : « Je sens en moi une force croissante. » Et ce sentiment doit épanouir, élargir l'âme en une expansion salutaire, il doit être ressenti comme un bien-être.

Il est vrai que, pour imaginer des exercices de gymnastique répondant à ce but, il faut plus qu'une connaissance anatomique et physiologique du corps humain. Il faut pour cela une connaissance intime, intuitive et toute sympathique des sentiments de joie et d'aise qui accompagnent les attitudes et les mouvements du corps humains. L'organisateur de ces exercices doit ressentir en lui-même les sentiments de force, de joie, d'expansion produits par tel mouvement ou telle position, ou la perte de force qu'entraîne tel autre mouvement.

Afin que la gymnastique et les exercices corporels puissent être pratiqués dans cet esprit, il faut à l'éducateur certaines connaissances que prodigue la science spirituelle et surtout un état d'esprit qu'elle seule sait provoquer. La connaissance directe des mondes spirituels n'est nullement requise ; il suffit de vouloir appliquer à la vie les faits établis par la science spirituelle. Si, tout particulièrement dans des domaines pratiques tels que l'éducation, les connaissances occultes étaient mises en valeur, nous verrions bientôt s'épuiser toutes les vaines discussions sur la nécessité préalable d'apporter la preuve de ces affirmations. Leur emploi judicieux fournira ces preuves, en rendant saines et vigoureuses les manifestations de la vie elle-même. Et lorsqu'une idée a triomphé de la sorte dans les épreuves pratiques et nous oblige à reconnaître sa valeur, cette confirmation n'a-t-elle pas plus de poids que toutes les « raisons logiques » ou à épithète scientifique ? C'est à leurs fruits que l'on reconnaît le plus aisément les vérités spirituelles. Une démonstration, quel qu'en soit le caractère « scientifique », ne saurait être malgré tout qu'un puéril jeu de logique.

À l'âge de la puberté naît le corps astral. Sa périphérie à présent accessible pourra accueillir les éléments extérieurs propres à développer les représentations abstraites, le jugement et la libre

intelligence. Jusqu'à ce moment, nous l'avons dit, ces facultés de l'âme doivent se développer à l'abri de toute influence, tandis que l'éducation accomplit une autre tâche. De même, dans l'organisme maternel, se développent spontanément les yeux et les oreilles.

La puberté inaugure l'époque où l'homme, suffisamment mûri, est en mesure de juger par lui-même les choses qu'il a préalablement, apprises. On ne saurait infliger de préjudice plus considérable à un jeune homme qu'en éveillant trop tôt son propre jugement. On ne peut juger avant d'avoir réuni les matériaux qui se combinent, en comparaisons, en conclusions.

Des jugements indépendants, formulés avant ce moment, manqueront forcément de base. Ce sont de semblables erreurs dans l'éducation qui suscitent ces aperçus incomplets sur la vie, toutes ces creuses « profession de foi » fondées sur quelques bribes de savoir, et qui, sans autre information, prétendent juger des expériences intérieures de l'âme humaine, qui ont su résister à des épreuves séculaires. Pour acquérir le droit de penser, il faut avoir appris à respecter les pensées de ceux qui nous ont précédés. Nulle pensée n'est saine, si son champ d'activité n'a été préparé par la faculté de sentir directement la vérité, faculté inséparable de la foi en une autorité évidente et incontestable. Si ce principe d'éducation était en vigueur, nous ne serions pas réduits à voir des hommes trop jeunes s'estimer mûrs pour juger, et se dérober ainsi aux multiples influences des manifestations de vie, dont le rayonnement affecterait tout esprit non prévenu.

Toute opinion qui n'est pas justifiée par un acquit psychique correspondant embarrasse d'une entrave la carrière du jeune homme. Car un jugement une fois formulé con serve son influence sur son auteur ; un événement impressionne de façon différente lorsqu'il rencontre chez nous une opinion antérieure qui s'y rapporte. Le jeune homme doit être pénétré du désir d'apprendre d'abord et de ne juger qu'après. La raison ne doit se prononcer que lorsque toutes les autres facultés de l'âme ont parlé ; avant ce moment-là, elle doit se limiter à un rôle médiateur. Elle ne devrait servir qu'à appréhender les objets de nos sensations et de nos impressions, à les recueillir intacts, sans permettre au jugement de s'en emparer avant qu'il ait atteint sa maturité.

Aussi faudrait-il préserver les jeunes gens de cet âge de toutes espèces de théories et provoquer une attitude de l'âme qui, en présence des expériences de la vie, s'efforce surtout de s'en imprégner. Certes on peut renseigner un jeune homme sur ce que d'autres ont pensé à tel ou tel propos ; mais il faut éviter qu'une conclusion prématurée ne lui fasse prendre un parti. Même les opinions doivent agir sur son sentiment ; il faut qu'il puisse entendre énoncer deux aperçus opposés sans se prononcer instantanément, sans s'enrôler pour ou contre.

Une semblable orientation de la jeunesse exige certes des professeurs et des éducateurs d'un tact infini. Mais ceux qui s'inspireront sincèrement de la science spirituelle constateront qu'elle leur confère précisément la souple adaptation que réclament ses méthodes.

Quelques points de vue seulement de l'éducation au sens spirituel ont pu être esquissés aujourd'hui. Ils suffiront pour indiquer la tâche sociale que cette méthode se propose d'accomplir. La réalisation de cette tâche est subordonnée à une diffusion de plus en plus large des conceptions de la science spirituelle. Mais pour atteindre ce résultat, deux conditions doivent être remplies.

En premier lieu, il faut que disparaissent les préjugés que rencontre la science spirituelle. Ceux qui l'étudieront sérieusement reconnaîtront qu'elle n'est pas cet entassement d'extravagances qu'ils supposaient. Ceci n'est pas un reproche. Tous les systèmes d'enseignement et d'éducation qui ont cours à notre époque favorisent, au premier abord, cette impression que ceux qui s'occupent de science spirituelle sont des rêveurs, pourchassant des chimères. Un examen superficiel écarte toute

appréciation différente, car un désaccord irréconciliable semble surgir entre l'anthroposophie s'arrogeant le titre de science spirituelle, et toutes les conquêtes modernes qui sont le fondement d'une saine conception de la vie. Cependant un examen plus approfondi révèle la contradiction inhérente aux conceptions mêmes de notre époque, tant que leur fait défaut la base fournie par la science spirituelle ; leur propre orientation les achemine vers cet appui, sans lequel elles-mêmes ne pourront durer.

La deuxième obligation réside en un développement harmonieux de la science spirituelle elle-même. Lorsque de toutes parts les milieux anthroposophiques auront reconnu qu'il s'agit, en toute première ligne, de tirer de nos enseignements un parti pratique au point de vue des multiples situations de la vie, et non pas seulement de disserter complaisamment sur un système, alors on verra la vie elle-même s'offrir en un élan de sympathie à la pénétration de la science spirituelle. Sinon, on continuera à considérer l'anthroposophie comme la bannière d'une secte religieuse composée de quelques visionnaires isolés, épris de fantastiques fictions. Mais si elle se consacre à une œuvre spirituelle positive et utile, alors les années ne s'écouleront pas sans voir grandir autour d'elle des sentiments d'intelligente approbation.

NOTES

(1) Cette distinction est importante, car les idées contemporaines manquent de précision à cet égard. La différence s'estompe entre les végétaux et l'être doué de fonctions sensorielles, si l'attribut dominant de la sensibilité n'est pas nettement défini. Lorsqu'un être (ou un objet) répond à une impression extérieure par la manifestation d'un effet quelconque, il n'est pas exact d'en déduire que cette impression a été ressentie. Pour le soutenir, il faut que cette impression soit vécue intérieurement, que l'excitation extérieure produise une sorte de réflexion intérieure. Les grands progrès de nos sciences naturelles, qu'un véritable occultiste admirera sincèrement, ont porté la confusion dans le vocabulaire abstrait. Certains biologistes ignorent les caractéristiques de la sensibilité, et la prêtent à des êtres qui en sont dépourvus. La sensibilité visée par ces savants peut, il est vrai, être attribuée aux organismes qui en sont dénués. Mais ce que la science spirituelle entend par sensibilité est une qualité toute différente.

(2) Il faut distinguer entre la vie intérieure consciente du corps astral et la perception de cette vie par l'observation clairvoyante étrangère. C'est de cette perception qu'il s'agit ici.

(3) Il ne faudrait pas se formaliser du terme « corps du Moi ». Il ne désigne certainement aucune matière grossière. Mais la science spirituelle est réduite à employer le vocabulaire du langage courant ; et les mots dont elle se sert doivent donc au préalable être compris au sens spirituel.

(4) Si ces affirmations sont mal interprétées, on pourra objecter que l'enfant n'est cependant pas dépourvu de mémoire avant la seconde dentition, et qu'il possède avant la puberté les facultés inhérentes au corps astral. Il ne faut pas perdre de vue que les corps dynamique et animique existent dès la naissance physique, entourés toutefois de la gaine protectrice spécifiée. C'est précisément cette enveloppe, protégeant le corps dynamique, qui favorise une manifestation très prononcée de la mémoire avant la seconde dentition. L'existence des yeux physiques chez l'embryon abrité dans le sein de la mère est un fait analogue. Et de même que ces yeux préservés de toute influence externe ne devront pas leur développement au soleil physique, de même l'éducation extérieure ne doit pas intervenir avant la seconde dentition dans le développement de la mémoire. Bien au contraire, on pourra remarquer le libre essor spontané de la mémoire, pourvu qu'elle ait un aliment à sa portée et qu'on ne tente point de la développer au moyen de procédés extérieurs.

Cette observation peut se répéter lorsqu'il s'agira des facultés liées au corps animique. Il faut pourvoir à leur conservation, mais sans perdre de vue que ce corps est encore entouré d'une coque isolatrice. La démarcation est très nette : Il y a des soins à donner aux germes qui s'élaborent à l'intérieur du corps animique avant la puberté. Une fois ce corps affranchi de son voile périphérique, il faut créer un rapprochement délibéré entre lui et les éléments extérieurs qu'il est susceptible d'assimiler à l'état autonome.

Cette distinction est assurément très subtile ; mais elle seule éclaire la portée intégrale de l'éducation.

(5) D'autres mots d'enfants cités par l'auteur sont intraduisibles.

OUVRAGES DE RUDOLF STEINER

Traduits en français

[Le Mystère Chrétien et les Mystères antiques.](#)

Traduit de l'allemand et précédé d'une introduction d'Édouard SHURÉ,
4^e édition chez Perrin et C^{ie}.

[La Science Occulte.](#)

Traduit de l'allemand par Jules SAUERWEIN,
3^e édition chez Perrin et C^{ie}.

[Le Triple Aspect de la Question Social,](#)
chez Fishbacher.

Aux « ÉDITIONS DE L'AUBE »

[Noël, Conférence faite le 13 décembre 1907.](#)

[Les Guides Spirituels de l'Homme et de l'Humanité.](#)

[Résultats de recherches occultes sur l'évolution humaine.](#)
Traduit de l'allemand par Jules SAUERWEIN.

Aux ÉDITIONS ALICE SAUERWEIN

[L'Éducation de l'Enfant, au point de vue de la science spirituelle.](#)

Traduit de l'allemand par E. L..., 2^e édition.

[L'Initiation ou la Connaissance des Mondes supérieurs.](#)

Traduit de l'allemand par Jules SAUERWEIN, 3^e édition.

EN PRÉPARATION

Du Sens de la Vie.

« Notre Père qui êtes aux Cieux » ...

La Philosophie de la Liberté.

La Culture pratique de la Pensée.

Théosophie.

Imp. des *Presses Universitaires de France*, Paris. — 30.786.
